

FEUILLETON GABRIELLE

PAR MILESUEUR

—Elle n'est certainement pas coquette, pensait-il encore; c'était donc sans qu'elle y songeât que ses regards se tournaient ainsi vers moi, si tristes quand je racontais nos dangers, et si brillants au récit de quelque amusante aventure. Vive Dieu! comme elle est charmante quand elle rit!... Un vrai petit oiseau, tant elle semble douce et joyeuse. Et du reste elle en a la voix.

La gaieté gracieuse, entraînant de Gabrielle, avait fait une grande impression sur l'insomniant officier, qui portait cette devise: "Qu'importe l'âge à la poignée de son sabre". Cette gaieté pouvait devenir un peu folle quand la jeune fille se laissait aller à toute la vivacité de sa nature. C'était un trait de caractère contre lequel ses parents, avant d'être mariés, n'avaient pas, et qui faisait parfois, non sans quelque raison, frissonner madame Duriez. Gabrielle avait eu de la peine à comprendre ce que, dans le monde, les paroles, les mouvements ne doivent point être spontanés.

Elle avait été terrifiée d'apprendre qu'on pourrait la croire étonnée ou coquette. Ce dernier, affectif, dont elle ne saisissait pas la portée, ne faisait naître dans son esprit que l'idée de toilettes extravagantes ou recherches; mais, tel qu'elle l'entendait, elle ne souhaitait pas qu'on le lui appliquât. Elle n'était pas timide, mais naturellement réservée, et tout enfant, possédait déjà à un haut degré le sentiment de la dignité féminine: ces dernières dispositions venaient en aide aux efforts qu'elle devait faire pour tenir en bride son esprit prompt et fantasque. Elle y réussissait généralement; en entrant dans un salon, elle savait adopter cette impassibilité souriante, uniforme, morale des femmes bien élevées; mais cela lui avait semblé tout d'abord un peu dur.

—Les messieurs, disait-elle, après son premier bal, nous laissent la variété des toilettes, les fleurs et les rubans; mais ce vilain habit noir, qu'ils semblent modestement garder pour eux, ils le font prendre à nos pauvres âmes.

Aussi, Gabrielle Duriez n'aimait pas le monde. Ce qu'elle aimait, c'était la maison de ses parents qu'elle pouvait parcourir depuis le haut jusqu'en bas. Elle ne savait pas, du reste, ce que c'est qu'un appartement parisien, car M. Duriez avait tout un hôtel, dont une partie était occupée par ses bureaux rue des Petites-Ecuries. A la campagne elle était plus libre encore, bien que Montrouf tout loin d'être pour elle un séjour idéal; quant aux endroits de bains, tels que Biarritz ou Trouville, elle les avait en profonde horreur. Cependant, partout où se trouvait sa famille, elle y était heureuse; là, en dépit des gronderies maternelles, qui ne l'effrayaient guère, et des taquineries d'Émile, qui la fâchaient et la ravissaient, elle pouvait rire de tout son cœur et donner libre cours à l'ardeur de ses idées et à la tendresse de ses sentiments. Elle pouvait dire sans crainte tout ce qui lui passait par la tête: c'était le charme de la jeunesse, de l'enthousiasme et de la bonté, mais ceci, Gabrielle ne s'en doutait pas.

Cette année-ci pourtant, depuis qu'elle avait quitté Paris un changement avait paru se produire dans le caractère de la jeune fille. Elle était moins animée, ne tourmentait pas sa mère pour que celle-ci la laissât glander dans les bois avec Émile, et n'essayait pas d'entreprendre tout l'ouvrage du jardinier; elle ne ramenait pas trop de mendiants à la maison, et ne collait pas son joli minois contre les vitres des bibliothèques en poussant de terribles soupirs qui semblaient devoir les briser. Au contraire, événement véritablement remarquable il lui arriva quelquefois, ayant dans les mains un livre nouveau, de l'y oublier, et de rester des quarts d'heure entiers avant d'en tourner un feuillet.

Gabrielle se rendit bien heureuse, dit confidentiellement madame Duriez à son mari; elle devient tout à fait raisonnable et posée. Je crois que je suis parvenue à mettre un peu de plomb dans cette petite tête folle. —Du plomb, est-ce tellement nécessaire, à dix-huit ans? Elle a été bien tranquille dernière-

ment, c'est vrai. Ne serait-elle pas malade? —Malade, qu'elle idée! Ah si elle commence à m'écouter, monsieur Duriez, il est certain que ce n'est pas votre faute; vous êtes pour cette enfant d'une faiblesse déplorable; vous riez le premier lorsque je la reprends. Le coupable courba le front et ne répondit pas, mais le lendemain il observa sa fille: en voyant ses joues roses et l'expression heureusement de ses beaux yeux, il ne put conserver la moindre inquiétude.

Hélas! les grains de plomb dont madame Duriez constatait le poids avec tant de satisfaction étaient des fusées d'artifice, qui partaient en pétillant à la première étincelle.

Les visites de la marquise et de son neveu avaient dissipé l'impression un peu triste que Gabrielle avait gardée de certaine rencontre sur un escalier de la rue de Grenelle-Saint-Germain. La jeune fille (pour employer une expression juste sinon élégante) sentait quelque chose dans l'air; et ce quelque chose ne l'inquiétait pas, au contraire, elle ne s'abandonnait pas volontiers aux sentiments vagues, à la mélancolie, qu'elle trouvait parfaitement ridicules. Toute candide, toute jeune qu'elle fût, elle se rendait bien compte de ce qui se passait dans son cœur; seulement elle ne jugeait pas à propos d'y regarder de trop près.

La gaieté gracieuse et sympathique d'Ernest Arnould mit au dehors tout l'entraîn qui était en elle. La familiarité cordiale avec laquelle ses parents et son frère traitaient le jeune capitaine fit qu'elle ne put elle-même voir dans celui-ci un étranger. Elle s'étonna ensuite de lui avoir parlé dès le premier moment, sans plus d'embarras qu'à Émile. Dieu merci, elle n'était pas assez fine pour se rendre compte de la logique qui se dégageait de sa conduite; elle n'avait qu'un seul homme, celui dont l'image est gravée au fond de son âme.

Elle lut pendant toute la soirée, étincelant d'esprit, d'espièglerie, mutine; elle s'amusa de tout; des saillies de leur hôte, de ses propres fautes au billard, surtout de leur concert improvisé. Le cœur du pauvre capitaine fondait à ce rayonnement; Émile entendait intérieurement un chant d'actions de grâces; M. Duriez était heureux de retrouver sa fille comme il aimait à la voir.

Quand à madame Duriez, elle gardait le secret de ses réflexions particulières, se réservant de les communiquer plus tard à celui qu'elle aimait.

En effet le lendemain matin, à peine se trouva-t-elle seule avec elle, après le départ des deux hommes pour leurs affaires, dont celle-ci eût encore eu à remercier l'éloquence maternelle. Sans aucun doute, dans ce discours tout n'était pas exagéré; mais, tel qu'il était, il contenait assez d'hyperboles pour couvrir la pauvre enfant de confusion et lui laisser l'idée pénible qu'elle s'était conduite avec la plus grande inconséquence. Ce qui portait madame Duriez à s'exprimer avec tant de chaleur, c'est qu'elle n'avait pas deviné sa fille et tremblait à l'idée qu'Arnould avait pu lui plaire. La dissolution de la petite était profonde, quand tout à coup la main même qui la blessait lui apportait le baume le plus propre à la guérir. Sa mère se mit à parler de madame de Saint-Villiers.

—Tu ne saurais croire combien je me félicite que ta marraine n'ait pas été là! Une personne d'une si haute distinction!... Qu'aurait-elle pensé? De la marquise, madame Duriez passa au comte, par une transition qui semblait naturelle; elle dit quelques mots sans trop cacher son jeu, car elle n'eût point été fâchée que Gabrielle comprit. Dès lors, elle put continuer sans être interrompue ses remontrances et ses explications; les regards suppliants et consternés de Gabrielle s'éclairèrent si vivement que la jeune fille eut à peine le temps d'abaisser ses longues paupières pour les cacher.

Quoi! pensa-t-elle, les choses en sont là! Maman y pense et la marquise en a parlé!... C'est donc vrai? Il pourrait songer à moi?... mon Dieu!... —Chère maman, dit-elle en contenant son émotion, je te comprends très bien, je t'assure. Tu n'auras plus jamais à te plaindre de moi: je vais être si tranquille et si raisonnable que tu en seras étonnée. Et puis, si par hasard tu m'entends encore causer à tort et à travers, tu n'auras qu'à me faire un petit signe... comme cela, vois-tu? et je me tais! tout de suite, fusse-je au milieu d'un mot!... Mais cette idée de rester la

bonne béante sur un clin-d'œil de sa mère parut tout à coup si plaisante à Gabrielle, qu'elle ne put tenir son sérieux, et se mit à rire à la fin de sa phrase. —Cela n'a pas de bon sens! dit la pauvre madame Duriez, qui sourit malgré elle. Voyons, Gabrielle, tu as dix-huit ans... A ce moment on frappa à la porte.

—Pardonnez-moi, dit un valet de chambre, c'est la cuisinière qui attend les ordres de madame.

—Ah! bien, fit madame Duriez, qu'elle monte. —Va, mère chérie, je te promets que je n'oublierai pas un mot de ce que tu m'a dit. Et Gabrielle, après avoir embrassé sa mère courut au jardin, où elle eut la satisfaction de découvrir que sa monnaie rose Paul-Néron, la gloire de son parterre, avait enfin consenti à s'épanouir dans toute sa beauté.

Quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles on vit plusieurs fois à Montrouf madame de Saint-Villiers et son neveu, tantôt ensemble, tantôt séparément. A la fin d'une promenade au Bois, il arrivait à René de traverser le pont de Boulogne et de venir causer un moment avec madame Duriez et sa fille. Pourtant ses visites conservaient toujours un caractère officiel et cérémonieux.

Le capitaine Arnould, au contraire, avait pris à la lettre l'invitation de M. Duriez de se considérer comme de la famille. Il commença par inventer mille prétextes pour se présenter chez ses nouveaux amis au si souvent bien mains qu'il ne l'eût désiré, Émile aurait pu être touché de l'amitié extraordinaire que son oncle lui témoignait tout à coup, s'il n'avait su parfaitement à quoi s'en tenir sur ce point. Quand sa présence chez les Duriez fut devenue si naturelle qu'on s'étonnait de ne pas l'y voir, Arnould renonça à en donner chaque fois une explication qui lui coûtait bien de la peine; il imagina... D'ailleurs, on recevait beaucoup dans cette maison hospitalière, on donna quelques fêtes. Le comte de Laverdie et le capitaine Arnould n'étaient pas seuls, pour une raison ou pour une autre, sagement à obtenir la main de mademoiselle Duriez, mais il est certain que, parmi le nombreux rivaux qui n'étaient plus amoureux que celui-ci plus noble que celui-là.

Madame Duriez, inébranlable dans sa préférence qu'inspirait l'ambition, voyait avec une joie intense le moment s'approcher où sa fille serait comtesse de Laverdie et nièce de la marquise de Saint-Villiers.

Si Gabrielle et René n'étaient pas encore officiellement fiancés, c'était seulement parce que la vieille marquise redoutait les unions trop précipitées; elle voulait laisser à ses deux enfants le temps de se connaître un peu car elle ne doutait pas qu'ils ne s'en aimassent davantage. Des trois, elle était la plus tendre, la plus romanesque, la plus aimable; elle avait cependant le cœur bien ardent et l'imagination bien vive mais, elle n'avait-elle pas dix-huit ans? et n'était-ce pas son propre bonheur qui la faisait ainsi rêver? Depuis la première soirée qu'Ernest Arnould avait passée à M. Duriez, madame Duriez ne s'était plus trouvée dans le cas d'avoir à réprimer la vivacité parfois étourdie de sa fille. Celle-ci, en effet, était peu tombée dans une disposition tout autre, qui, chez cette nature décidée, n'était pas de la mélancolie, mais bien réelle ment de la tristesse. On ne le remarquait pas au premier abord; car la seule personne qui aurait pu s'en apercevoir, c'est-à-dire sa mère, s'applaudissait de cette tranquillité, dans laquelle elle voyait le bon résultat de ses observations.

Gabrielle était malheureuse et devenait chaque jour davantage. Elle savait maintenant que le comte de Laverdie rechait sa main, elle avait cessé de s'en réjouir.

Tout d'abord, lorsqu'elle l'avait appris, elle s'était dit que naturellement le jeune homme l'aurait, puisqu'il souhaitait de l'épouser. Ses manières vis-à-vis d'elle étaient graves et froides, il est vrai; il parlait à peine; mais cette réserve excessive était sans doute dictée par quelque loi du monde ignoré de la jeune fille. Pourtant, elle songeait à leur première rencontre, à cette vive sympathie qui était née entre eux d'es qu'ils s'étaient parlés; l'avaient ressentie également, elle en était certaine, et ils se l'étaient exprimés, sans cependant avoir prononcé un seul mot différent des banalités de bon goût qui se débitent pendant un bal... Que s'était-il donc passé? et pourquoi ce dédicatoire moment n'était-il jamais revenu?

Bryson, Graham & Cie.

SOIES NOIRES POUR ROBES 50cts. SOIES NOIRES POUR ROBES 60cts. SOIES NOIRES POUR ROBES 70cts. SOIES NOIRES POUR ROBES 80cts. SOIES NOIRES POUR ROBES 1.00 SOIES NOIRES POUR ROBES 1.25 SOIES NOIRES POUR ROBES 1.35

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. 35 RUE O'CONNOR.

ISLAND HOME Stock Farm, Grosse Ile, Wayne Co., Mich. BARNUM, PROPRIETAIRE. Image of a horse.

Percheron Horses. All stock selected from the best of sire and dam. Image of a horse.

Le Goudron GUYOT. Cette préparation sera bientôt, je l'espère, universellement adoptée. Image of a bottle.

PISO'S CURE FOR CONSUMPTION. The Most Effective Remedy for the Lungs. Image of a bottle.

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIES. Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer. Image of a perfume bottle.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa. Arrivee et Depart des Malles. Table with columns for destinations (OUEST, NEW-YORK, BOSTON, etc.) and times.

EPICERIES!

LIGNE COMPLETE. D'Epiceries de Familles Choieses. SERA VENDUE AU PRIX COUANT. C. NEVILLE 56 Rue George.

VINS ET LIQUEURS. D'Importation Directe. 97 RUE RIDEAU.

AVIS

Par la présente je donne avis à toutes personnes qui n'ont pas encore réglé avec moi de vouloir bien aller prendre des arrangements chez A. E. Lussier, etc.

A. C. LAROSE

CHARBON! en meilleures qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. BLOC RUSSELL Rue Sparks.

CHEMIN DE FER

CANADA ATLANTIQUE. Noel et Jour de l'An. Des Billets d'Excursions seront émis de Décembre 15 au 25, 1890 et de Décembre 31, 1890 à Janvier 5, 1891 à un prix.

8.00 A. M. REAL rapide s'arrêtant à toutes les stations entre Ottawa et le Côté, se reliant à la jonction du Côté avec les trains du Grand Tronc pour l'Ouest, et à Montréal avec tous les trains pour l'est, et le sud. Arrive à Montréal à 11.35.

TAYLOR McVETZ AVOCAT, SOLICITEUR, ETC. — BURRARD —

FERRONNERIES

Montres et Bijouteries en tout genres et de toute qualité. Seront vendues à 25 pour cent au dessous des prix ordinaires. Chez H. NORDZ, No. 30, rue Rideau.